famille impériale. Sous le vernis d'une civilisation raffinée, la férocité asiatique cohabitait avec la dureté romaine. D'ailleurs Asparuch, Krum, Siméon, Samuel, avaient-ils été des conquérants si doux? En notre siècle même, à la lumière de la publicité européenne, un empire chrétien, qui rappelle à beaucoup d'égards celui de Byzance, n'a-t-il pas vu s'accomplir une action non moins abominable que celle que les chroniqueurs grecs attribuent à leur souverain? Après l'écrasement de l'armée italienne à Adoua, le 1^{er} mars 1896, douze cents (quatre cents suivant d'autres témoignages) de ses *askaris* ou soldats abyssins tombèrent aux mains des vainqueurs. Quand le conseil de guerre délibéra sur la peine applicable à leur prétendu crime de trahison, l'empereur Ménélik, assure-t-on, se prononça pour une sentence relativement humaine; l'impératrice Taïtou exigea l'application intégrale de la peine édictée par la loi. En conséquence, les *askaris* prisonniers subirent une mutilation atroce : à chacun d'eux, avec de mauvais coutelas, on amputa la main droite et le pied gauche. La plaine voisine d'Adoua fut couverte de débris humains. Les trois quarts des suppliciés succombèrent soit à leurs blessures, soit au tétanos. Le plus petit nombre fut recueilli par les soins des Italiens. On estimera sans doute que l'empereur chrétien du x^e siècle peut invoquer, à titre de circonstances atténuantes, les cruautés commises par l'empire chrétien du xix^e.

Dans les deux cas, la raison d'État semble l'avoir emporté sur tout sentiment d'humanité. L'impératrice d'Éthiopie entendait empêcher à l'avenir tout embauchage de soldats abyssins, comme Basile II